

«Le QI et les "dys" ne sont pas liés»

Quand le cerveau s'emmêle

Pascale Engel de Abreu est professeure en psychologie cognitive à l'Université du Luxembourg.

Le Jeudi: «Quand parle-t-on de trouble de l'apprentissage? Que sont les "dys"?»

Pascale Engel de Abreu: «Quand un enfant présente une difficulté à apprendre. Il y a différents systèmes de classification. Parmi ces troubles, on entend souvent parler de dyslexie ou de dyscalculie mais il y a aussi par exemple les déficits de l'attention avec ou sans hyperactivité. On n'utilise pas le suffixe "dys", mais il s'agit aussi d'un trouble qui affecte l'apprentissage.»

Le Jeudi: «A quoi sont dus les troubles "dys"?»

P. E. de A.: «Tous sont classifiés dans la catégorie des troubles neuro-développementaux. C'est quelque chose qui est là depuis le début. On ne l'attrape pas en cinquième primaire, on ne devient pas tout d'un coup dyslexique. Souvent, cela n'a pas été détecté mais si on regarde en arrière ces enfants ont toujours eu des difficultés. Il y a une importante recherche dans le domaine mais nous n'avons malheureusement pas de marqueurs biologiques qui permettraient de faire un test génétique ou de neuroimagerie.»

De plus, ces troubles ne disparaissent pas. Le problème est neurologique. Le cerveau traite l'information différemment. Ces enfants ont des difficultés avec des processus cognitifs qui sont importants pour certains domaines d'apprentissage. Si on prend la lecture, il y a une série de processus cognitifs qui se déroulent dans notre cerveau pour que l'on puisse apprendre à lire. Et lorsque cela se déroule autrement chez certains enfants, alors ils ont des difficultés pour apprendre à lire de la manière dont nous le faisons à l'école, précisément parce qu'ils traitent l'information de manière différente.»

Le Jeudi: «Quels sont les différents troubles?»

P. E. de A.: «Dans la littérature scientifique, les troubles neuro-développementaux reprennent aussi par exemple l'autisme ou le handicap mental. Pour le forum (lire page précédente), nous nous concentrons toutefois sur cinq domaines: la dyslexie, la dyspraxie, la dyscalculie, la dysphasie et les troubles de déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité (lire encadré). Ce qu'ils ont en commun est que l'enfant présente une difficulté limitée à un domaine spécifique qui n'est pas le résultat d'une déficience intellectuelle, d'une atteinte organique ou d'un autre trouble. Il n'y a en quelque sorte pas de "cause" manifeste. C'est très important à noter que l'environnement de l'enfant ne cause pas le problème. Ce n'est pas parce que



Photo: Didier Sylvestre

«Nous devrions avoir des tests pensés pour notre population»

les parents n'ont pas lu avec l'enfant à la maison ou bien, et on me pose souvent la question, parce qu'il est multilingue. La dyslexie n'est pas liée au multilinguisme.

Si un enfant a des problèmes de lecture en allemand mais qu'il ne parle pas encore l'allemand, c'est relativement normal qu'il ait des difficultés. Un enfant peut avoir dans ce cas des cours de soutien mais ce n'est pas une dyslexie. Mais pour une dyslexie cela n'aide pas de renforcer en faisant la même chose, il faut travailler différemment.»

Manque de diagnostic

Le Jeudi: «Comment détecte-t-on les "dys"?»

P. E. de A.: «Nous faisons des tests comportementaux. Des tests de lecture par exemple. On regarde à quel niveau se situe l'enfant par rapport à son âge mental. Nous parlons de divergence; la capacité de lecture doit être en dessous de ce qu'on pense qu'elle devrait être par rapport à son QI.

Normalement, il a une difficulté dans un domaine spécifique et dans les autres domaines il n'a pas de problèmes. Il faut aussi dire que le QI et les "dys" ne sont pas liés. Ce qui ne veut pas dire que des enfants avec un handicap mental ne puissent pas également être dyslexiques.»

Le Jeudi: «Comment les repérer, en tant qu'enseignant?»

P. E. de A.: «Ce n'est déjà pas simple pour les chercheurs! Ce qu'on peut dire, c'est que tous les enseignants sont concernés (NDLR: 7 à 10% des élèves seraient concernés). Pour l'enseignant, ce n'est pas évident, il a en face de lui un enfant qui est tout à fait normal, intelligent, éveillé, qui se développe bien mais a une diffi-

culté importante dans un domaine spécifique, c'est un signal. Il doit alors passer chez un professionnel, pour faire des tests plus spécifiques.»

Le Jeudi: «De quoi ces enfants ont-ils besoin?»

P. E. de A.: «A mon avis, avant tout d'un diagnostic, que l'on reconnaisse leur problème. Mais cela arrive souvent trop tard ou pas du tout. C'est une critique que je peux adresser au système luxembourgeois. Nous n'avons pas de tests de diagnostic comme il en existe en Allemagne ou en France. Pourquoi? Ces tests sont développés dans des universités avec des chercheurs. Nous n'avons pas d'université. Mais, désormais, nous en avons une depuis dix ans. On pourrait croire alors qu'il n'y a personne pour élaborer de tels tests, pourtant si. Certains, dont moi, aimeraient le faire parce que c'est très important pour réaliser un diagnostic.»

Le Jeudi: «A quoi devraient ressembler ces tests?»

P. E. de A.: «A de la prévention pour commencer. Des tests de screening. Il faut reconnaître le problème le plus précocement possible. Tous les enfants détectés ne seraient pas concernés par le problème mais on parlerait ici de risque de développement d'une "dys". Si on les détectait dès le préscolaire, on pourrait agir en amont et éviter bien des soucis parce qu'un problème dans un domaine entraîne beaucoup de problèmes annexes. Si l'enfant a du mal à lire, il perd sa concentration ou bien viennent s'ajouter des difficultés comportementales parce que cela génère beaucoup de frustration. Ils peuvent entrer dans une spirale: redoublement, décrochage scolaire, chômage... Ce dépistage est

faisable et permettrait de faire bien des économies.»

Financement mal ciblé?

Le Jeudi: «Le diagnostic est donc un point clé...»

P. E. de A.: «Oui parce qu'à ce moment-là, on peut, par exemple, donner des tuyaux aux enseignants, aux parents et aux enfants. Il faudrait aussi développer du matériel d'intervention et, je le répète, des vrais tests de diagnostic. Après celui-ci, dans certains pays, les enfants se voient octroyer plus de temps lors des examens ou ont par exemple le droit d'utiliser une calculatrice...»

Le Jeudi: «Il existe pourtant des tests au Luxembourg...»

P. E. de A.: «Oui, mais comme l'alphabétisation se fait en allemand, on reprend souvent les tests de lecture allemands. Mais pour un enfant au Luxembourg, c'est difficile parce que ce n'est généralement pas sa langue maternelle, ceci dit sa langue est plus proche de l'allemand que celle d'un Portugais... Nous devrions avoir des tests pensés pour notre population. Aujourd'hui, les professionnels doi-

vent faire des tests mais nous n'en avons pas donc on prend ceux d'un autre pays et on reprend leurs normes d'évaluation dont le groupe de référence sont des enfants monolingues d'Allemagne ou de France. Cela rend les choses plus compliquées. Il n'y a donc pas de screening et pas de test de diagnostic spécifique au pays. On applique dès lors un modèle étranger. Le paradoxe c'est que tout le monde sait que le problème existe, les gens sur le terrain le savent et nous demandent pourquoi on n'élabore pas de tests à l'Université...»

En tant que chercheur, c'est frustrant parce que nous ne recevons pas les fonds pour cela. Nous avons certes des fonds pour la recherche, mais les directives font que le développement de tests de diagnostic qui seraient adaptés pour le Luxembourg n'est pas assez intéressant au niveau international. Car, si je prends les critères du Fonds national de la recherche, l'impact international de la recherche financée doit être assez élevé, ce qui n'est le cas pour le développement d'un test diagnostique pour le Luxembourg.»

Le Jeudi: «Que faut-il faire pour remotiver un enfant à l'école?»

P. E. de A.: «Il faut d'abord dire qu'une difficulté en calcul, en écriture ou en lecture ne veut pas dire que l'enfant ne sait rien faire. Le diagnostic est très important car on peut alors dire que l'enfant a une dyslexie. Pour beaucoup c'est un soulagement parce que cela veut dire que l'enfant n'est pas bête, qu'il a une intelligence normale, qu'il peut être très bon dans plein de choses mais qu'il a juste une faiblesse dans un domaine. Et ce n'est pas forcément grave. Il y a beaucoup de moyens d'y pallier, comme par exemple les vérificateurs orthographiques.»

Une dyslexie cela ne veut pas dire qu'un enfant ne saura jamais lire et écrire. Précisément, pour la dyslexie, la recherche a beaucoup avancé et on sait aujourd'hui que le problème est souvent, mais pas uniquement, lié à la conscience phonologique. Il s'agit de la difficulté que peut avoir un enfant de reconnaître les phonèmes ou les sons de la langue bien qu'il entende de manière normale. Cette conscience phonologique est la base pour apprendre à lire.

La bonne nouvelle c'est qu'on peut l'entraîner, le problème ne disparaît pas entièrement mais on peut obtenir de réelles améliorations.»

PROPOS RECUEILLIS PAR OLIVIER TASCH

«DYS...»

Dyspraxie: Trouble de la coordination. Enfants qui ont des difficultés avec la motricité fine telle que l'écriture ou la motricité globale, par exemple pour sauter ou reculer.

Dysphasie: Trouble de la communication verbale. Difficulté de s'exprimer ou bien de comprendre.

Dyslexie: Trouble de l'apprentissage de la lecture ou de l'écriture.

Dyscalculie: Difficulté numérique, de la construction des nombres et des opérations sur les nombres.

Trouble de déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité: Il s'agit-là d'un vaste domaine. Il se manifeste notamment par des comportements intenses, fréquents et persistants d'inattention, d'impulsivité ou encore d'hyperactivité.